

Études littéraires africaines

Hommage à Daniel Delas

Le comité de rédaction, Pierre Halen, Serge Martin, Jean-Louis Chiss, Patrice Nganang, Jean Verrier, Jacques Darras et Florence Paravy



Numéro 51, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079605ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079605ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Le comité de rédaction, Halen, P., Martin, S., Chiss, J.-L., Nganang, P., Verrier, J., Darras, J. & Paravy, F. (2021). Hommage à Daniel Delas. *Études littéraires africaines*, (51), 163–176. <https://doi.org/10.7202/1079605ar>

HOMMAGE À DANIEL DELAS



Nous le savions fort mal en point depuis longtemps, mais Daniel Delas nous donnait le change en nous envoyant régulièrement ses chroniques littéraires et autres partages amicaux, si bien que l'annonce de sa mort, ce 11 avril, nous a quand même atteints brutalement. Hélas, la crise sanitaire s'imposant, nous n'avons même pas pu « descendre » du côté d'Avignon faire à son corps la haie d'honneur et d'affection que nous aurions voulu lui faire. Que ces quelques textes d'hommage, qui nous ont été envoyés par les amis de Daniel, en tiennent lieu !... Ceci, en attendant que nous puissions lire ses derniers livres : l'un, écrit avec Jean Derive : *Les Écrivains africains et leurs langues*, est annoncé pour bientôt ; l'autre sera un recueil de ses chroniques parues dans les *Carnets de littérature africaine*¹.

Daniel a été notre collègue et notre ami : aussi avons-nous souhaité laisser à cet hommage la diversité de ton que lui donne la spontanéité des témoignages de chacun.

Le comité de rédaction

¹ <https://apela.hypotheses.org/category/lectures-readings/la-chronique-de-daniel-delas>

Daniel Delas, « éditeur responsable » des *ELA*

Les *Études littéraires africaines* lui doivent d'exister : c'est Daniel Delas, en effet, alors secrétaire général de l'Association, qui en fut l'initiateur et la cheville ouvrière à partir de 1996. La revue devait apporter, aux apéliens répartis à travers le monde, des contenus plus substantiels que les procès-verbaux des assemblées et les appels à communication qui, en ce temps-là, n'étaient pas diffusés numériquement et alimentaient le plus modeste *Bulletin de liaison* de l'APELA. Mission accomplie, bien sûr, pour la revue, après un quart de siècle d'existence.

Cette première livraison des *ELA*, en 1996, par la plume du Président Claude Wauthier, déplorait le décès de Sony Labou Tansi et de Sylvain Bemba, et rendait hommage à Ken Saro-Wiwa, assassiné peu de temps auparavant. On y annonçait une journée d'études de l'Association à Cergy-Pontoise, dont le thème serait « Voyage, voyageurs, voyager ». La jeune université de Cergy, où Daniel officiait avec Bernard Mouralis et Romuald Fonkoua, était le centre actif de la revue et allait le rester une dizaine d'années, jusqu'à ce que Daniel prenne une retraite qui n'en serait jamais tout à fait une : jusqu'à la fin, en effet, il nous a donné communications, articles et comptes rendus, se centrant de plus en plus, avec cette jeunesse d'esprit qui le caractérisait lui-même, sur les jeunes auteurs et les œuvres prometteuses, comme en témoignent ses nombreuses chroniques publiées dans les *Carnets de recherche* de l'Association.

En 2002, alors rédacteur en chef des *Études littéraires africaines*, Daniel Delas était à la manœuvre pour annoncer à la fois l'ouverture du premier site internet de l'Association et la « nouvelle formule » de la revue. Celle-ci serait en effet désormais lestée, dans chaque livraison, d'un dossier thématique plus consistant ; mais, à l'inverse, elle serait allégée des recensions concernant les ouvrages de création qu'on pouvait y lire jusque-là et qui seraient désormais publiées sur le site. C'était alors une décision raisonnable, motivée par le manque d'espace dans une revue calibrée à une centaine de pages, dont le budget n'était pas extensible. Mais cette décision, je m'en souviens, ne lui plaisait pas tout à fait, et c'est en écho à l'une de nos conversations que, dans son éditorial du n°13, il défend le titre de la revue tel qu'il l'avait voulu en 1996 ; plus précisément, dans ce titre, il défend le qualificatif « littéraires » auquel il était très attaché. Moi-même, comme chercheur, j'aurais certes préféré, conformément du reste au nom de l'Association, l'intitulé « Études de littératures africaines », préférence que partageait alors aussi Alain Ricard. Mais Daniel écrit ceci, de toute évidence à notre intention : « Que signifie cet adjectif [« littéraires »] entre ces guillemets chers aux universitaires ? Que nous privilégions les comptes rendus de réflexion scientifique pour la publication papier, mais sommes très soucieux d'accueillir des réactions critiques sur des œuvres de fiction ou de la poésie, quelle qu'en soit la visibilité universitaire. N'hésitez pas à nous adresser des textes personnels, notre

site va s'organiser progressivement et leur faire une place ». En d'autres termes et d'abord, n'oublions jamais, sous prétexte de science, que l'écriture de création doit rester notre horizon ; ensuite, affirmons que les réactions « critiques » et même « personnelles » sont bienvenues, éventuellement sans égard pour leur « visibilité universitaire ». Les humains et les mots avant tout ! bien avant, en tout cas, les validations universitaires qui, de ce point de vue, risquent de nous faire oublier l'essentiel ou, pire, – cela me paraît sous-entendu – risquent de créer des hiérarchies qui ressembleraient fort à des phénomènes de domination. Confirmation et précision suivent aussitôt, puisque Daniel écrit un peu plus loin : « La réflexion sur les littératures africaines et les poétiques [...] dont elles sont porteuses est essentielle pour elles-mêmes mais aussi pour les sociétés occidentales et africaines ». À relire ceci, je relève son insistance justifiée à propos de ces « poétiques » : la littérature est d'abord une parole, donc un exercice de la langue, et c'est un exercice créateur. Nous ne sommes pourtant pas si nombreux à voir les littératures dites du Sud partir de là. Daniel Delas pouvait le faire avec plus d'évidence parce qu'il était venu à ces littératures à partir de compétences acquises en linguistique, stylistique et didactique, qui liaient fortement l'écriture à la langue. Encore faut-il immédiatement préciser : pas n'importe quelle langue, puisqu'il était venu aussi aux œuvres africaines et antillaises à partir d'une position militante en faveur des « parlures » marginalisées ou méconsidérées, celles des locuteurs dominés ou périphérisés (dont l'enfant sera, dans certaines de ses études, l'une des figures). Prendre en compte la « poétique », la « littérarité » des œuvres, la manière dont elles s'emparent de leur matière langagière, de leur corps ai-je envie de dire, c'est la voie essentielle que Daniel maintenait ouverte. On comprend dès lors que sa passion pour Meschonnic ne reposait pas d'abord sur un débat conceptuel : plutôt sur une conception du texte où le souffle et le rythme étaient des clés pour ne pas passer à côté de leur nature essentiellement incarnée.

Fondateur des *ELA*, rédacteur en chef jusqu'en 2005 et « Éditeur responsable » – c'est un titre qu'il m'avait suggéré d'ajouter ces dernières années – jusqu'au récent n°50, jubilaire, Daniel Delas y a publié plus d'une centaine de recensions et assuré la coordination de plusieurs dossiers d'études : « La question de la poésie en Afrique aujourd'hui » (n°24), « Fictions / documents » (n°26, avec Catherine Mazauric), « Manifestes et magistères » (n°36 : mon préféré !) et « Afrique-Brésil » (n°43). Grand lecteur, chroniqueur inlassable, animateur de la revue et de l'association, Daniel avait trouvé un bel équilibre entre ce qu'il réalisait comme « sujet » individuel et ce qu'il menait à bien en équipe.

Sa générosité, son amitié fidèle, son humour, tous les plaisirs de l'esprit comme de la table, l'hospitalité qu'il donnait à nos réunions dans les communs à Villejuif, d'où, en juin chaque année, l'on voyait à hauteur de visage les rosiers en fleurs : nous n'oublierons pas cela non plus.

Pierre HALEN

Daniel Delas, le pli de l'entre

Car si la pensée linguistique peut servir l'homme, n'est-ce pas en lui proposant une instance où puisse se rassembler l'énergie du vivant ?

Daniel Delas ²

Avec Daniel Delas, c'est toujours l'*entre* ou le pli qui compte, cet *entre* que le poème, en lecture comme en écriture, ne cesse d'élargir. Il y aurait eu deux périodes dans le continu de sa vie et de son œuvre : la barre oblique qui s'arrimait quelque peu encore au structuralisme de ses premières années universitaires, puis le(s) passage(s) que les essais, recensions, interventions publiques (dans le cadre de ses enseignements et recherches) ou auprès de cercles divers – le comité de rédaction du *Français aujourd'hui*, le Centre de Recherches Interdisciplinaires sur les Textes Modernes (CRITM) ³ à Paris X-Nanterre, le Centre de Recherches Textes et Francophonie (CRTF) à Cergy-Pontoise, puis les *ELA* et les *Carnets de littératures africaines*, ainsi que l'équipe « Manuscrits francophones » de l'Institut des Textes et Manuscrits Modernes (ITEM) – rendaient multiples et toujours plus engagés dans une poétique de la relation, au sens où l'entend Édouard Glissant.

J'ai connu Daniel quand il n'hésitait pas à faire de la barre oblique un *shifter* de la pensée poétique et didactique : il était pour moi, au tout début des années 1990, l'exemple même du linguiste qui ne pouvait se passer de littérature ⁴. Son ouvrage sur R. Jakobson ⁵ inaugura bellement la collection « Références » qu'il a dirigée aux éditions Bertrand-Lacoste – des ouvrages de 128 pages à la couverture couleur bleu de travail – et j'y commis à son invitation un *Francis Ponge* alors que je n'avais aucune carte de visite universitaire à l'époque : c'est dire la qualité de son accueil et de sa confiance. Il m'a invité à participer au groupe CRITM qu'il co-animait à l'Université de Nanterre, groupe qui m'a permis de connaître quelque peu le milieu des poètes qui y venaient, soit régulièrement, soit en qualité d'invité. Mais c'est surtout au sein du comité de rédaction du *Français aujourd'hui* que j'ai connu Daniel, qui m'a vite fait partager puis prendre

² DELAS (D.), « Saussure, Benveniste et la littérature », *Langages*, 39^e an., vol. 159, n°3 (*Linguistique et poétique du discours : à partir de Saussure*), 2005, p. 56-73 ; p. 73.

³ Qui publiait la revue *RITM*, devenue depuis une collection.

⁴ Avec Daniel, que de fois nous avons pu (dû !) répéter cette assertion de Jakobson : « Un linguiste sourd à la fonction poétique et un littéraire ignorant des méthodes linguistiques sont déjà de flagrants anachronismes » – JAKOBSON (Roman), *Essais de linguistique générale. 1. Les fondations du langage* [1960]. Paris : Éditions de Minuit, coll. Double, n°5, 1981, 260 p. ; p. 248.

⁵ DELAS (D.), *Roman Jakobson*. Paris : Bertrand-Lacoste, coll. Références, n°1, 1993, 123 p.

en charge la rédaction de la chronique de poésie. J'ai raconté ce qui fut un passage de témoin dans la continuation de ses chroniques qu'il avait organisées en deux temps fondus : entretien et anthologie ⁶. C'est bien évidemment autour des questions d'enseignement de la poésie que nous avons plus que sympathisé, d'autant que Daniel venait de publier *Aimer / enseigner la poésie* ⁷. Aussi est-ce la notion de *passage* ⁸ qui allait alors emporter tout ce qu'allait engager Daniel dorénavant, tout en conservant la force tensionnelle de la barre oblique, d'un continent l'autre (Caraïbes / Afrique), d'une discipline l'autre (études linguistiques / études littéraires), d'une notion l'autre (rythme / métissage et/ou diversité), d'un auteur l'autre (Césaire / Senghor ; Tchicaya U Tam'si / Sony Labou Tansi), d'une écriture l'autre (manuscrits / performances), etc.

Restera ce souvenir tenace d'un enseignant-chercheur pour lequel la jubilation constituait un principe de vie et de pensée, de relation et de raison : son sourire ne cessera d'en témoigner jusque dans la légèreté d'une écriture se risquant souvent au trait d'esprit si ce n'est d'humour ⁹.

Serge MARTIN

Daniel Delas, l'ami érudit et rieur

Avec Daniel, on parlait de tout et on riait de presque tout. On a commencé tôt : à Nanterre, en 1974, quand je faisais une maîtrise de linguistique et qu'il était mon professeur de stylistique. Je n'oublie pas qu'il participe au colloque de Nanterre en 1980 (« Les sciences humaines. Quelle histoire ? / ! ») : je l'y retrouve avec mes camarades historiens (apprentis ou confirmés) de la linguistique. À partir des années 1980, c'est l'aventure de la revue *Le Français aujourd'hui* qui nous réunit. Daniel m'introduit au comité de rédaction alors qu'il est rédacteur en chef depuis 1984 et je lui succède à cette fonction en 1988. Surtout, nous nous associons intellectuellement à la direction de plusieurs numéros (69, 92, 100, 116) et, au-delà de nos enracinements linguistiques et de notre tropisme pédagogique, nous explorons la pluralité de la notion de « style-s » et le regard

⁶ Voir : MARTIN (Serge), *La Poésie à plusieurs voix : rencontres avec trente poètes d'aujourd'hui : une anthologie*. Préface de Jean-Pierre Siméon. Paris : Armand Colin, coll. Le Français aujourd'hui – Hors série, 2010, 240 p.

⁷ AFEF [Association française des enseignants de français], *Aimer / enseigner la poésie*. Textes réunis et présentés par Daniel Delas. Paris : Syros-Alternatives, coll. Contre-poisons, 1990, 264 p.

⁸ Ainsi avais-je titré le petit ensemble réalisé lors de son départ à la retraite : *Chercher les passages avec Daniel Delas* – Textes réunis et présentés par Serge Martin ; avec cinq lavis de Colette Deblé. Paris : L'Harmattan, coll. Sémantiques, 2004, 186 p.

⁹ Le titre d'un de ses articles parmi beaucoup d'autres en témoigne : « L'enjeu du jeu poétique » – *Pratiques*, n°39, octobre 1983, p. 79-100.

pluridisciplinaire (« Convergences sur Baudelaire »). Depuis son *Linguistique et poétique* (avec Jacques Filliolet) ¹⁰ et sa traduction de Riffaterre ¹¹, à travers sa fidélité à Jakobson, Daniel ouvre son horizon théorique avec la rencontre du travail d'Henri Meschonnic. Il s'agrègera au groupe de ceux qui considèrent l'œuvre de Meschonnic comme incontournable et souvent trop méconnue. Daniel a rejoint Henri dans ma mémoire des discussions passionnées, des critiques et des admirations partagées. Pour le livre d'hommage que je coordonne avec Gérard Dessons ¹², Daniel écrit un article remarquable, sans concession, où se croisent ses multiples et convergents intérêts pour la réflexion théorique, les écrivains de l'« étrangèreté », la traduction et le multilinguisme littéraire.

D'autres diront, mieux que moi, cet autre tournant des années 1980 qui voit Daniel s'installer dans le concert des « littératures francophones », devenir un éminent spécialiste de Senghor et de Césaire, et poursuivre jusqu'à ses derniers jours ses chroniques de grand découvreur des littératures africaines et antillaises. Il y a quelques mois, nous avons échangé à propos du *Discours sur le colonialisme* et nous n'étions pas d'accord sur les glissements de Césaire du colonialisme au capitalisme et au nazisme. Pour moi, d'injustifiables raccourcis de pensée, la perte des spécificités. Pour Daniel, les circonstances d'un écrit où il s'agissait d'abord de savoir « écouter la colère des colonisés » (mots empruntés à son affectueuse dédicace). Ah, les dédicaces de Daniel ! Quand il m'offre son livre sur Senghor ¹³, il me désigne « compagnon de route de toujours ». Césaire, les communistes, leurs « compagnons de route ». Daniel en avait été un lui aussi. On discutait politique dans une continuité évidente avec les préoccupations intellectuelles, culturelles, esthétiques. C'était ainsi avant.

Quand notre ami Serge Martin décide de réunir des textes de vingt collègues et amis pour la retraite de Daniel ¹⁴, un fil se noue encore autour de la mémoire et de l'histoire : mon texte « Littérature de témoignage et devoir de mémoire » s'enracine dans la communication intitulée « Penser / Écrire la Shoah : à partir de trois récits de rescapés (Semprun,

¹⁰ DELAS (D.), FILLIOLET (Jacques), *Linguistique et poétique*. Paris : Larousse, coll. Langue et langage, 1973, 206 p.

¹¹ RIFFATERRE (Michael), *Essais de stylistique structurale*. Présentation et traductions par Daniel Delas. Paris : Flammarion, coll. Nouvelle bibliothèque scientifique, 1970, 365 p.

¹² CHISS (Jean-Louis), DESSONS (Gérard), dir., *La Force du langage : rythme, discours, traduction autour de l'œuvre d'Henri Meschonnic*. Paris : H. Champion, coll. Colloques, congrès et conférences sur l'époque moderne et contemporaine, 2000, 292 p.

¹³ DELAS (D.), *Léopold Sédar Senghor : le maître de langue : biographie*. Croissy-Beaubourg : Éd. Aden, coll. Le cercle des poètes disparus, 2006, 301 p.

¹⁴ MARTIN (S.), éd., *Chercher les passages avec Daniel Delas, op. cit.*

Kertész et Klüger) » que vient de faire Daniel à Cerisy (juillet 2003)¹⁵, où nous débattons de l'œuvre d'Henri Meschonnic. Elle traite de la littérature de témoignage sur les camps d'extermination nazis, et en particulier du livre de Ruth Klüger, traduit en français sous le titre *Refus de témoigner : une jeunesse* (V. Hamy, 1997). J'avais, à ma manière, abordé ce thème dans le livre d'hommage à Meschonnic. Tout cela se faisait écho.

Mais il y avait aussi de l'écho dans les évocations nombreuses de nos vies respectives, sentimentales et familiales, les confidences discrètes, parfois graves, souvent rieuses, qui s'étaient malheureusement estompées ces derniers temps. J'ai vu Daniel pour la dernière fois en août 2019 lors d'un déjeuner ensoleillé à Saint-Rémy de Provence, à un moment où les retrouvailles parisiennes à Mouffetard, à Montparnasse, à Censier, à la rue d'Ulm s'étaient évanouies. Je nous revois aussi à l'université de Cergy en 1994, où Daniel me montre son bureau. Tout surpris et content. Ce n'est toujours pas courant d'avoir un bureau à soi de « professeur », surtout dans une université parisienne...

L'optimisme de celui qui écrivait « Eh la vie » comme sujet de ses mails et nous exhortait à propos de tout : « Lâche pas la patate ! », nous manque déjà. Mon petit travail de mémoire n'était pas un devoir mais un plaisir mâtiné de tristesse en souvenir de l'ami disparu.

Jean-Louis CHISS



Patrice Nganang, Daniel Delas et Nicolas Martin-Granel, Salon du Livre, Stand du Bassin du Congo, 28 mars 2010

¹⁵ DELAS (D.), « Penser / Écrire la Shoah : à partir de trois récits de rescapés (Semprun, Kertész et Klüger) », in : DESSONS (Gérard), MARTIN (Serge), MICHON (Pascal), dir., *Henri Meschonnic, la pensée et le poème : [actes du colloque de] Cerisy-la-Salle, 12-19 juillet 2003*. Paris : In press, 2005, 276 p.

Quelques notes sur l'enfant : pour Daniel Delas

Au cours d'un de ses premiers entretiens publiés, Wole Soyinka avait dit que ce dont la littérature africaine avait le plus besoin, c'étaient de critiques. Cette demande qui, formulée durant les années 1960, coïncidait avec le renouveau, et même, l'explosion de la critique, est plus que paradoxale. Le fourmillement de méthodes – l'explosion des sciences de la lecture, la sociologie, la critique idéologique, la sémiologie – se retrouvait cependant édenté devant la littérature africaine, du point de vue de celui qui en porte le flambeau jusqu'aujourd'hui. Soyinka parlait évidemment de l'absence de critiques africains de la littérature africaine ; de lecteurs, donc, qui le comprendraient, qui comprendraient ses textes. L'absence de critique, c'est l'absence de lecteur, car l'une fonde l'autre. Le critique est enfant du lecteur. C'est en tant qu'enfant que j'ai connu Daniel Delas. Dans l'émerveillement devant une beauté manifestée, mais aussi dans l'impatience devant certaines choses, devant des injustices. Émerveillement et impatience, deux caractéristiques qui sont le caractère même de l'enfant, de cet enfant que chaque artiste recherche, que l'écrivain recherche bien évidemment, et qui manquait donc à Wole Soyinka. La définition de l'enfant, ici, je m'empresse de le dire, est esthétique, et pas biologique, car c'est avant tout une sensibilité devant le texte, devant l'écrit, devant la littérature.

Il faut dire que le lecteur, celui-là qui s'émerveille ou qui est impatient, même s'il a toujours été recherché dans la littérature africaine, a toujours été regardé avec suspicion quand il est français. Or la France n'est pas pauvre en traditions critiques ni en critiques. Cependant, une grande tradition de la littérature africaine, de la critique de la littérature africaine, de la critique de la critique, nous a fait regarder le lecteur français, déjà dispos devant les premiers textes des Africains, avec beaucoup de suspicion, quand chacun ne cessera jamais d'attendre ce lecteur à venir, qui, lui, serait évidemment africain. Lire Valentin-Yves Mudimbe nous rappelle que cette attente est rêverie endogène, oui, nativiste. C'est dire que ce lecteur qui manquait à Wole Soyinka durant les années 1960, c'était avant tout un lecteur africain. Et vous voyez déjà la difficulté dans laquelle la métaphore de l'enfance se jette ici, car, si l'Africain enfant, « l'éternel enfant », a été un produit de la colonisation, le vieil Européen sera celui qui, incessamment, aura montré son regard « paternaliste » devant les textes des Africains : tout est déjà inscrit dans cette dichotomie familiale du père et de l'enfant qui rythme l'histoire africaine de la lecture. Comment donc rechercher l'enfant, le lecteur s'émerveillant ou s'impatientant, quand pour un Africain, cela relève même déjà de l'insulte ? Comment, donc, se réjouir d'avoir trouvé cet émerveillement et cette impatience dans ce que chacun décrirait sans peur de se tromper comme paternaliste, dans ce vieil Européen qu'était donc en réalité Daniel Delas ? Voilà les deux questions qui pour moi révèlent l'aporie dans laquelle m'a jeté la lecture

du premier texte critique de l'enfant Daniel Delas sur moi : qu'en faire, donc, surtout qu'il était émerveillement ?

Tout écrivain est facilement flatté par des paroles bienheureuses, mais l'aporie que ces deux questions révèle m'a plutôt obligé à faire une pause, à ne pas trop jubiler car, au fond, les paroles de Daniel Delas m'avaient pris au moment où je donnais un autre tournant à mon écriture, et où j'étais par conséquent le plus critiqué par mes compatriotes. Pour tout dire, ses premiers textes sur moi datent de 2006, et c'était une réaction par rapport à une conférence faite à travers le Cameroun, qui avait été interrompue en queue de poisson à Bamenda, en zone anglophone, par une foule de mes compatriotes littéralement endiablés. Je m'en souviens comme si c'était hier. Le tout avait fini par mon microphone coupé, et par des injures. Conférence dont le tumulte avait commencé à Yaoundé déjà, tumulte que je prévoyais tellement que j'avais imprimé le texte de mon propos, avant de le dire textuellement devant mes compatriotes ; que je l'avais imprimé dans la presse locale, dans le journal *Le Messager*, avant de le dire. « Le Principe dissident » et « La République invisible » : tels étaient les titres de mon texte qui prenait comme origine ma propre naissance à la parole publique durant ce qui est encore appelé les « années de braise », les années 1990, et débouchait sur une vision du « crieur des villes » comme piédestal de l'écrivain. C'était évidemment longtemps avant les médias sociaux, avant la parole éruptive et chorale formulée à partir de son téléphone, et qui a rythmé l'écriture de mes romans d'après.

Paradoxe : Daniel Delas était là en 2006, et c'était lui l'enfant, quand mes compatriotes, ces lecteurs à venir que l'écriture africaine attendait depuis les années 1960, étaient les vieux qui voulaient interrompre ma parole, la censurer. Cette scène paradoxale s'est répétée à Paris, et cela a été ma première rencontre avec lui, sur un podium où, sans que je sache trop pourquoi, je m'étais fait littéralement insulter par un écrivain africain, vieux lecteur de trente ans, qui m'accusait alors d'être habité par toute sorte de ressentiments, dans ma recherche de la gloire parisienne. Ces mots résonnent toujours de manière extraordinaire dans mes oreilles, je dois l'avouer, car après une décennie en Allemagne, j'ai commencé ma carrière académique aux États-Unis, que personne ne peut accuser d'être périphériques. Mais c'est ici donc que la navigation de Daniel Delas entre émerveillement et impatience, cette qualité enfantine du lecteur qu'il avait, aura été présente, à mes côtés au bon moment, oui. Car l'Afrique avec ses jeunes de quatre-vingts ans, l'Afrique qui, sans blague, bientôt vous incarnera pour avoir écrit et qui, Africain, vous expulse vers l'Occident, peut soudain vous faire douter de vous, vous faire perdre votre latin, pardon votre français, faire sombrer un écrivain dans cette folie que le président français appelle, entre autres, « le sentiment anti-français » et qu'il voit, sans blague, dans le regard des Africains quand ils lui parlent en français, achètent tout avec le franc CFA, eux qui ont appris à lire et à écrire le français dans leur propre pays avec *Mamadou et Bineta*, et qui, quand

ils écrivent et publient des livres, donnent tous les droits sur leur intelligence à des éditeurs français, sans que leurs livres soient d'ailleurs acheta-
bles sur leur propre continent. Il faut vraiment un regard enfantin pour
regarder toutes ces choses : émerveillement, impatience.

C'était ça, Daniel Delas, pour moi.

Patrice NGANANG



*Daniel Delas à l'université de Kankan (Guinée) en février 1988,
avec les étudiants et Jean Derive*

« Aimer / enseigner » avec Daniel Delas

J'ai travaillé avec Daniel Delas pendant plus de vingt ans au *Français aujourd'hui*, la revue de l'Association française des enseignants de français (AFEF), aujourd'hui « Association française pour l'enseignement du français ». Daniel Delas y collabore dès le numéro 8, daté de décembre 1969. Il présente alors, avec Jean Derive, le dossier « Pour lire la poésie africaine d'expression française ». La poésie, l'Afrique, le français et les français d'Afrique, le souci pédagogique (« pour lire »), le travail en équipe (« avec Jean Derive ») : il y a dans ce titre les principaux axes de sa contribution à la revue.

En décembre 1984, il me succédera comme rédacteur en chef, quittera le comité de rédaction en 1998, mais tout en continuant à assurer ses chro-

niques de poésie. C'est donc un long compagnonnage entre nous, qui s'est poursuivi à l'École française d'été de Middlebury College, dans le Vermont, où je l'ai vu faire danser les étudiants américains sur l'air de « Indépendance chacha », et jusqu'à ces dernières années quand nous nous retrouvions entre Arles et Barbentane.

Outre l'amour de la poésie, de la langue et de l'Afrique, ce qui guidait Daniel, c'était l'envie de partager ses passions et ses talents. Le plaisir du travail en équipe nourrissait son militantisme souriant. Rédacteur du *Français aujourd'hui*, il s'occupait de tout : du format de la revue, qu'il fit changer, de la couleur de la couverture, du déménagement des bureaux, des rapports avec les secrétaires de rédaction, de la moindre virgule au moment des relectures (et en fin de semaine, il invite tout le monde à vider un étang en Sologne). Aimablement provocateur, mais aussi un peu distrait, il range ses papiers dans un classeur « Tintin au Congo », qu'il oublie ici ou là.

On lui doit, échelonnés sur une dizaine d'années, trois numéros particulièrement riches : « Littératures francophones I » (1988), « Littératures francophones II : lire / écrire en pays créole » (1994) et « Littératures francophones III : Orientales » (1997). Son intérêt pour les littératures francophones, et tout particulièrement africaines, a nourri sa réflexion de linguiste. C'est dans un article consacré à l'apprentissage du français au Cameroun qu'il écrit : « il n'y a pas un français mais des français ». Quand l'enseignement des langues régionales avait fait son apparition dans les *Instructions officielles* de 1980, il s'était intéressé à « la poésie d'oc » aussi bien qu'au fameux *P'tit Quinquin*. Et aux enseignants qui s'étonnaient qu'on fasse une place aux « poètes du dimanche », il répondait que c'est en sensibilisant les élèves à la diversité des français qu'on facilite le dialogue avec eux et qu'on les initie à la réflexion linguistique.

Partout apparaît chez lui une dimension pédagogique. On le voit dans le titre de l'ouvrage qu'il publie en 1990 aux éditions Syros avec l'AFEF : *Aimer / enseigner la poésie* (op. cit.). Oui, Daniel aimait la poésie et aimait l'enseigner. Le mot « pédagogie » ne lui faisait pas peur. Et quand Henri Mitterand se moque de la formule « contrat pédagogique » qui aurait « quelque chose de notarial, de balzacien », il lui répond, se référant à Rousseau, que « le contrat pédagogique est une variante du contrat social ». Il était surtout un « passeur », d'où le titre de l'hommage qui lui est rendu en 2003 : *Chercher les passages avec Daniel Delas* (op. cit.).

Dans sa chronique de poésie du *Français aujourd'hui*, Daniel Delas a fait entrer une quarantaine de poètes, des poètes d'aujourd'hui, la plupart peu connus du public, peu médiatisés, de Michel Deguy à Eugène Savitzkaya en passant par Abdellatif Laâbi, avec la volonté de les faire connaître au moins des enseignants, secrètement persuadé, je pense, qu'il en passerait quelque chose dans le cours de français le plus ordinaire. Chaque présentation se compose de cinq ou six lignes de biographie, de quelques pages d'anthologie, souvent d'une photo, et surtout d'un entre-

tien inédit avec le poète, comme pour prouver que celui-ci est bien vivant, qu'on pourrait le croiser dans la rue, en tout cas que Daniel l'a bien rencontré, a parlé avec lui, chez lui ou dans un café. Comme si Daniel ne travaillait bien qu'avec des personnes, pas seulement avec des textes.

Jean VERRIER

Discrétion active de Daniel

Daniel est le premier qui ait écrit sur mon long poème *La Maye*, me le rendant d'autant plus crédible à mes yeux. Je n'avais en effet composé que le poème initial, autrement dit le tome I, lorsqu'il me salua dans un numéro du « *Français aujourd'hui*, sur lequel d'ailleurs je n'arrive plus à mettre la main ; mais qu'on se rassure, je n'ai rien inventé. J'entends déjà qu'on m'apostrophe : est-ce de Daniel que vous nous parlez ou de vous-même ? De Daniel, assurément. De son immense talent de lecteur, de premier lecteur. Ma mémoire imprécise me le fait rencontrer pour la première fois au lycée Jeanne Hachette de Beauvais où enseigne son amie Isabelle Pécheyran, laquelle a rassemblé deux classes de terminales pour écouter les poètes Philippe Longchamp et Jacques Darras. Je dis pour ma part « *Précy sur Oise* », qui parle d'un étrange pont sur l'Oise dont l'étroit tablier ne laisse passer qu'une auto à la fois, jantes grinçant contre les bords. Mon poème s'y reprend à plusieurs reprises pour avancer, donc il déconcerte la majorité des lycéens mais plaît à quelques-uns qui connaissent le pont dont je parle. Je montre que tout peut être sujet de poésie, à commencer par le « local ». Une autre fois, Daniel m'invite chez lui, à Paris, près de la Gare du Nord. Ce soir-là je remarque sa discrétion de parole, son écoute attentive de l'autre qui, pour moi, le singularisent jusqu'à la minute même où je l'évoque. Nous ne nous voyons plus pendant un bon moment mais, autre singularité, ses réflexions de lecteur continuent de cheminer à mon propos, jusqu'au jour où il m'intronise joyeusement « poète africain ». Loin de me choquer, il m'honore. De son humour, en premier lieu. C'est vrai, j'ai une vision « autonomisante » de la Picardie et du Nord, à distance irrémédiable du Paris centralisateur, avec quelque chose d'un Sony Labou Tansi dans mes déclinaisons langagières volubiles. Daniel m'invite alors, très logiquement, à parler à son colloque Aimé Césaire à l'ENS Ulm, donc à me confronter, via le poète antillais, à la déconcentration dialectique affectant le nouvel espace hexagonal. Ainsi, jusqu'au bout, Daniel m'aura-t-il accompagné de sa finesse bienveillante, de son goût enjoué pour les textes incarnés. À chacune de nos rencontres, très souvent impromptues, il m'a enseigné que l'existence devait être une occasion de surprise et d'affabilité joyeuse. Merci à toi, Daniel.

Jacques DARRAS



« Eh la vie ! »

Cher Daniel,

Dans mon bureau de Nanterre, au fond d'une vieille armoire dort un dossier poussiéreux qui contient – ô surprise quand je l'ai découvert – un rapport d'un certain Daniel Delas à l'issue d'un séjour à l'Université de Conakry, en mars 1985. À cette époque-là, c'est tout juste si je savais que l'Afrique existait et toi, tu te souciais déjà de contribuer au développement du système universitaire dans un pays qui a donné naissance à deux de nos écrivains préférés, dont nous avons souvent parlé : Tierno Monénembo et Williams Sassine.

L'annonce de ton départ, il y a quelques semaines, m'a saisie, avec beaucoup de brutalité. La dernière fois que je t'ai vu, c'était au colloque de l'APELA à Aix-en-Provence et comme je m'exclamais de te voir apparaître là, malgré tous tes problèmes de santé, tu m'as lancé en souriant : « Eh, je ne suis pas encore mort ! ». Et les mails que tu nous envoyais en dehors des échanges protocolaires avaient toujours pour objet « Eh la vie ! ». Alors je ne dirai pas que je suis triste, je ne dirai rien de ta carrière, je garderai pour moi tous les souvenirs de moments de vie partagés et je laisserai la parole à l'un de nos écrivains préférés, lui-même disparu depuis déjà trop longtemps et qui écrivait ceci à l'occasion de la mort de l'un de ses amis (qu'il appelle ici « papa ») :

« Je sais que tu souffres, mais quelle raison aurais-tu de confondre ? laisse-moi tes atomes tranquilles, laisse-moi ton azote et ton carbone ; parce qu'il n'y a pas de mort ; bon la mort du carbone, la mort de l'azote : qu'est-ce que tu veux que ça me foute, à moi ? Il y a des millions de cellules qui meurent cette mort chaque jour en toi. Mais quel droit aurais-tu de confondre ? T'es pas de l'azote toi ! T'es pas du carbone. Même si l'azote et le carbone font mal. Par expérience je sais qu'il n'y a pas de mort. Moi, toi, on a foutu un coup de pied à cette mort de l'azote. Alors laisse papa aller

sa part du monde. Laisse-le s'ouvrir à sa part de l'univers ; c'est un langage que vous autres de là-haut et beaucoup d'ici ne comprenez pas forcément, mais je ne t'en parlerais pas si je n'en savais rien. Je ne te dirais rien si je n'étais sûr de rien. Alors crois-moi sur parole : la mort telle que tu l'imagines n'existe pas. L'azote, le carbone, nous on s'en fout. Qu'il foute le camp ; ce qui est vrai c'est que nous portons la mort de nos morts, comme un beau cadeau, comme un beau droit, une belle souffrance »¹⁶.

Florence PARAVY

¹⁶ Extrait d'une lettre de Sony Labou Tansi à Françoise Ligier (11 octobre 1978), à propos de la mort de José Pivin (*SLT : L'atelier de Sony Labou Tansi. Vol. 1 : Correspondance : Lettres à José Pivin (1973-1976) ; lettres à Françoise Ligier (1973-1983)*). Édition établie par Nicolas Martin-Granel et Greta Rodriguez-Antoniotti. Paris : Revue noire éd., coll. Soleil, 2005, 264 p., ill., ; p. 79).